EN FRANCE.

I

L'autre jour, le 3 décembre 1896, nous autres Gaulois, Français et Louisianais, gens paisibles du reste, et point révolutionnaires, nous lisions la dépêche télégraphique suivante dans les journaux de la Nouvelle-Orléans, ville qui fut française et qui ne l'a pas complètement oublié dans sa population franco-latine :

" Paris, France, 3 décembre.—La police de Paris a saisi à la gare du Nord de gros paquets contenant un manifeste du prince Victor Napoléon,—manifeste portant la date historique du deux décembre et informant les partisans du prince que le temps approchait où la France aurait à choisir entre l'anarchie pure et simple et l'appel démocratique, *plébiscite* sans doute, qui a donné dix-huit ans de prospérité nationale."

Car Sedan n'appartient pas à l'Empire.

Mais notre premier sentiment, comme de juste, en lisant cette dépêche, a été que la police de Paris n'a perdu ni ses mauvaises habitudes ni son vilain caractère, et qu'elle commet toujours des indiscrétions condamnables et des abus révoltants. Soupçonneuse, curieuse et vicieuse, elle ne croit pas au bien, elle voit le mal partout, et si vous n'avez pas l'honneur d'être connu d'elle, ayant peut être un ruban à la boutonnière, vous risquez fort d'être un suspect, un mauvais sujet, un malfaiteur, un conspirateur, un anarchiste ou moins encore. Se disant politique, sociale et morale, ayant des privilèges de tout nom et de toute nature, presque sacrée dans ses attributions et ses pouvoirs, cette police aux milliers d'agents ou d'argousins peut vous arrêter quand il lui plait, vous emprisonner comme elle l'entend, au besoin vous envoyer à la guillotine des assassins et des criminels.

La maudite!

Elle n'a de respect pour rien.

Elle arrête au passage les manifestes politiques eux-mêmes, "et—pour finir par un Alexandrin—la grandeur d'un nom ne l'épouvante pas."

II

Car non seulement l'auteur et le signataire du manifeste en question est *prince*, c'est-à-dire quelqu'un qui n'est pas tout le monde, mais encore il porte deux noms qui ne sont pas vulgaires du tout et dont l'association exprime une grandeur peu commune et une magnificence rare. Ce sont deux noms épiques et héroïques.

Le premier, *Victor*, superbe dans la sonorité de ses deux syllabes latines et romaines, n'est certainement pas un nom de vaurien, de propre-à-rien ou de croque-lardon, bien que, dans nos temps affreusement démocratiques, n'importe qui puisse le prendre à cette heure.

Il signifie *vainqueur* et *triomphateur*.

Mais si le *nom oblige*, comme il en fut jadis de la *noblesse*, Victor est assurément le nom d'un homme qui a fait de grandes choses ou qui est destiné à en faire, à moins qu'un fâcheux accident ne l'arrête en sa course. Toutefois, quand on s'appelle Victor, qui est le masculin de Victorine, et que l'on connait la haute signification de ce mot, il n'est guère permis de cultiver humblement son champ, de labourer modestement sa terre et de mourir en inconnu ou en paysan. On se doit à la gloire, surtout quand on a eu des parents illustres et fameux.

En effet, si les fils, petits fils, neveux, petits neveux, cousins et arrière-cousins des grands hommes et des personnages illustres, au lieu de glorifier leurs aïeux et leurs parents par des œuvres perpétuant la grandeur du nom et grandissant la noblesse de la famille, finissaient en *dégénérés*, en émasculés, en petits chiens dont l'aïeul fut César, ce serait déplorable et de nature à faire douter du progrès.

Quand on hérite du nom, n'est-il pas naturel qu'on hérite de ses vertus?

Mais si *Victor*, par lui-même, est déjà un beau nom, un nom privilégié, celui que porta Victor-Emmanuel, le premier roi d'Italie, le parent sans doute du jeune prince à qui l'odieuse police de Paris vient de jouer un vilain tour en saisissant son ballot de manifestes, comme s'il y avait quelque chose de commun entre un manifeste politique et de la dynamite, et comme si un prince pouvait être un anarchiste ou un révolutionnaire, quand c'est peut-être un sauveur, —que dire du nom prodigieux, merveilleux, glorieux, éternellement légendaire, sans égal et sans synonyme dans le monde et dans les temps, devant lequel des policiers de bas étage et mal élevés se sont montrés grossiers, sans respect et parfaitement misérables?

Ce sont ces individus-là qui ont déboulonné la Colonne!

III

Car le nom de *Napoléon*, unique et incomparable, est incommensurablement grand, et l'homme qui l'a créé, qui lui a donné sa puissance et son éclat, qui fut peut-être le premier et le dernier de sa race, ne peut pas être amoindri dans son génie militaire et diminué dans sa haute taille historique.

Cet homme—du *destin*, a-t-on dit—fut un géant véritable, et bien qu'il reste peu de ce qu'il a fait dans sa vie, comme pour la plupart des conquérants et des soldats, son nom, en ce qui le touche personnellement au moins, restera toujours extraordinaire et glorieux,—extraordinaire par la fortune et glorieux de la gloire que la France lui a donnée. Car il faut bien reconnaitre que ce n'est pas Napoléon qui a fait la France, mais bien plutôt la France qui a fait Napoléon, l'ayant trouvé à son heure, alors qu'elle avait des choses merveilleuses à accomplir dans le monde et sa Révolution à faire triompher. Sans la France et sans la Révolution, certainement supérieures à tous les hommes, Napoléon n'aurait rien été.

Mais, sans hésitation et sans injustice, il faut reconnaitre que le nom de Napoléon est un beau nom, un nom magnifique et éclatant, impérial et sonore, puissamment militaire, historique au plus haut degré, supérieur à ceux d'Alexandre et de César eux-mêmes, que les poètes ont chanté avec tout le souffle lyrique de leur enthousiasme et de leur admiration sans borne. Car les poètes aiment naturellement les grands hommes. Lamartine lui-même a dit, dans une de ses harmonieuses strophes, que "jamais aucun nom que toute langue prononce sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola," Béranger s'est immortalisé avec le petit *Caporal*, et l'historien Thiers a fait un poème épique avec la vie de Napoléon.

En vérité, le nom de Napoléon est extraordinairement grand, et s'il en est un plus beau peut-être que celui de l'empereur couronné et faisant des rois avec ses frères et ses généraux, c'est celui de Bonaparte, général de la République française.

Quoi qu'il en soit, l'héritage d'un grand nom n'est pas toujours un commode héritage, et quand le nom est lourd par son poids, immense par la responsabilité qu'il impose, de ceux qui ne vous permettent d'être ni petit, ni vil, ni ridicule, il vaut encore mieux s'appeler Jean Sans-Nom que Napoléon.

Nous devons aussi nous dire que ce n'est pas le nom qui fait l'homme et que nous n'avons pas toujours grand mérite à porter assez mal celui que nos pères nous ont transmis.

En tout cas, un nom de géant sur la tête d'un pygmée fait toujours un singulier effet, et la pensée que cela peut arriver doit inspirer de la modestie aux géants eux-mêmes.

IV

Ce n'est pas que Napoléon III, héritier du grand nom de son oncle et qui fut pendant dix-huit ans empereur des Français, ait été un pygmée ou un homme absolument nul; et comme la France, en souvenir de l'autre, s'est accomodée de lui pendant dix-huit ans, il faut bien croire, par respect pour la France, que Napoléon III valut peut être mieux que sa réputation et son histoire. Il eut, du reste, au début surtout, d'habiles hommes pour le conseiller et pour le diriger, et sa politique extérieure nous prouve qu'il n'a pas été indifférent à la gloire de son nom.

Ce Napoléon III a eu des idées presque napoléoniennes.

Ne voulant pas, selon les craintes ou les prévisions de son oncle, que l'Europe devint *républicaine* ou *cosaque*, il a glorieusement fait la guerre à la Russie au profit de l'Angleterre, sa voisine, son amie, son alliée, celle qui avait tué le géant.

Pensant que Victor-Emmanuel, son voisin et son ami, brave homme du reste, avait une trop forte tête pour une petite couronne de Piémont, et qu'un royaume d'Italie ferait bon effet à côté d'un empire français, il a bravement préparé—pour ne pas dire mis au monde—un nouveau et grand royaume qui a uni ses destinées à celles de l'empire d'Allemagne.

Il est vrai que Napoléon III n'avait pas prévu ce dernier cas; et il se doutait peu que la Prusse, avec un homme d'Etat comme Bismark, fût quelque chose dans le monde.

Qui se serait douté que le Prussien Bismark, homme grossier et brutal, moitié soldat et moitié autre chose, portant une rousse et lourde moustache de Borusse, eût dans sa grosse tête de Teuton la conception et la création d'un empire d'Allemagne au profit de la Maison des Hohenzollern? Et cela paraissait-il vraisemblable?

Napoléon III, lui, avait une moustache allongée, cirée, terminée en pointe d'épée. Son grand oncle n'avait point de barbe et la tête autrement faite.

Quoi qu'il en soit, tout en n'éprouvant aucunement le besoin de jeter des pierres à la mémoire de celui qui fut Napoléon III, qui fit le deux décembre, qui rendit son épée à Sedan, et dont les cendres d'exilé sans gloire reposent en Angleterre, on est autorisé à dire que le neveu du grand homme, empereur de troisième ordre et personnage médiocre, a été terriblement écrasé par la grandeur du nom qu'il portait.

Le héros, avec lui, tombe, et l'aigle est mort.

V

Mais quel est donc ce monsieur Victor Napoléon ou Napoléon Victor, l'homme aux manifestes; et s'il est de la famille, avec des titres d'héritier, de quelle nature, politique, sociale, morale et militaire, peuvent bien être ses titres à la couronne de Napoléon III et de Napoléon I?

Quel est l'état civil de ce monsieur?

Ce monsieur Victor est sans doute un Napoléon, puisqu'il le dit, et nous devons même croire qu'il y en a d'autres dans le monde. Napoléon I eut des frères, inférieurs en génie sans doute, mais des frères; et ces frères ne se sont pas voués au célibat sacerdotal. L'on sait également qu'il n'est pas nécessaire d'avoir du génie pour avoir des enfants. Pour cela, il suffit d'être deux, sinon trois. Entre honnêtes gens, deux suffisent.

Mais ce monsieur Victor Napoléon est le fils aîné de Jérôme Napoléon, celui qu'on appelait familièrement Plon-Plon, mais qui ne fut ni sans lettres, ni sans esprit ni sans libre-pensée, bien que son impérial cousin n'ait jamais réussi à en faire un général passable. Jérôme, du reste, un peu artiste et aimé des artistes, n'aspirait guère à la couronne et à la gloire. Il y avait de la philosophie dans ce prince qui ressemblait physiquement beaucoup à l'Oncle.

Quant à la mère de monsieur Victor Napoléon, femme irréprochable du reste et exemplaire, c'est une étrangère comme on sait, et de la Maison de Savoie.

Car si un paysan français, italien ou allemand épouse tout simplement sa voisine, qui est une paysanne comme lui et avec laquelle il fait ordinairement bon ménage de travail, d'économie et d'harmonie, il n'en est pas exactement ainsi dans le monde exceptionnel des empereurs, des rois et même des princes.

Non seulement ces augustes personnages ne se mésallient pas et n'épousent point des paysannes ou des bergères, qui leur donneraient peut-être de beaux enfants robustes, mais encore, par Dieu sait quel intérêt de sang, de rang ou de couronne, ils épousent des étrangères qu'ils connaissent fort peu et qu'ils n'aiment pas toujours.

C'est assurément leur droit, et le mélange des races peut avoir du bon, surtout quand c'est l'alliance de deux races fortes et de deux individualités saines; mais alors, comme dans le cas de Guillaume, par exemple, il n'est pas toujours facile de déterminer exactement la quantité de sang allemand, anglais et prussien qu'un empereur peut avoir dans ses veines.

VI

L'auteur du manifeste impérial que la police de Paris vient de saisir comme objet de contrebande politique, est donc à moitié Français et à moitié Italien.

Il a même, dit-on, servi comme officier dans l'armée de son parent Humbert.

A cela, certes, il n'y a rigoureusement rien à dire, et puisque la France a fermé ses portes à ce Victor Napoléon, le jeune homme pouvait bien mettre son épée et son génie militaire au service de la patrie de sa mère. Quand on est le porteur d'un grand nom l'on ne peut pas se refuser à la gloire, et le métier des armes est encore un noble métier.

Pourtant, comme l'Italie, par le plus singulier des malentendus, est devenue l'alliée et la camarade intime de l'Allemagne dans une confraternité d'armes qui ne vise point l'Abyssinie de Ménélick, il aurait été fâcheux de voir l'officier italien Victor Napoléon franchir les Alpes avec les légions de Humbert, envahir la France où son cousin et son grand oncle furent empereur, et, de concert, avec Guillaume, infliger à la patrie de feu son père un châtiment plus terrible encore que celui de 1871.

Mais le fils aîné de Jérôme a dû renoncer à ce moyen de conquérir un empire, et son manifeste du deux décembre en est certainement la preuve.

L'officier italien, très insignifiant du reste, a complètement disparu pour faire place au *Prétendant* français.

Car, bien que la chose paraisse singulièrement drôle, bien que nous soyons à la fin du XIXe siècle, après une série de révolutions démocratiques qui ont brisé les empereurs, les rois et les trônes, ne laissant debout et vivant aucun dogme de monarchie ou d'empire, le métier de *Prétendant* impérial ou royal existe encore à l'endroit de la France, et certains individus, pas autrement faits que les autres, de valeur très contestable, mais porteurs d'un nom qui a été quelque chose dans leurs aïeux ou dans leurs oncles, prétendent presque sérieusement que la France leur appartient.

Ces Messieurs, Philippe ou Victor, très douteusement Français, connaissant peu ou point la France et son peuple, un peu *condottieri* peut-être, aventuriers sans doute, le plus souvent sans vertus et sans qualités, affirment, de par le nom qui leur pèse sur la tête et sur les épaules, qu'ils ont des titres incontestables, qu'ils possèdent des droits absolument légitimes, que la France, avec son peuple de trente-huit millions d'âmes, est leur chose, leur bien et leur propriété personnelle.

VII

Mais c'est là, il faut l'avouer, une prétention singulièrement étrange, et ceux qui lui trouveraient de l'insolence et de la folie ne seraient point à blâmer.

Seulement, comme la folie est quelquefois méchante, il est bon de prendre ses précautions contre elle, et la police, dans ce cas, est au moins nécessaire,

Car des *Prétendants* impériaux ou royaux, à la fin de ce XIXe siècle, à l'aube du XXe, à l'endroit de la France républicaine et démocratique, c'est une insanité qui nous ferait tous rire de bon cœur, comme à une farce grossière ou à une bouffonnerie de carnaval, si les Prétendants eux-mêmes, répétons-nous, n'étaient pas quelquefois de méchantes bêtes.

Pourtant, lorsqu'il ne s'agit que de ballots de papier et de *manifestes* en langue de charlatan, il n'y a vraiment qu'à rire, et cela peut vous amuser un quart d'heure.

Voyez plutôt à l'égard du *manifeste* de monsieur Victor Napoléon, le Prétendant franco italien qui s'autorise du *Deux Décembre* pour donner un conseil à la France et lui montrer son chemin et son devoir :

" La France, dit ce grand patriote et cet ennemi de *l'anarchie pure et simple*—car il y a, parait-il, des anarchies qui ne sont ni pures ni simples—doit dix-huit ans de prospérité nationale à l'appel au peuple, au *plébiscite* et à *l'empire*."

Ce monsieur, qui vit en Italie du reste, quand il ne vient pas de temps en temps faire un tour à Bruxelles, où les d'Orléans ont également droit de séjour et de faro, semble ignorer qu'en France, depuis la chute peu glorieuse de son cousin Louis, sous la République qui est parfaitement maîtresse d'elle-même par le consentement et la volonté du peuple, le peuple est constamment, régulièrement et très constitutionnellement interrogé, qu'il s'exprime très librement par le suffrage universel, qu'il se donne les législateurs et les représentants qui lui conviennent, et que, depuis vingt-cinq ans de liberté et de souveraineté républicaine et démocratique, si le besoin s'en fût véritablement fait sentir, il aurait pu mettre un chapeau d'empereur sur la tête d'un Napoléon quelconque ou un bonnet de roi sur le crâne d'un d'Orléans tout prêt.

Est-ce que ce peuple serait un imbécile ou un esclave?

VIII

Vous parlez d'un *régime* qui a donné dix-huit ans de *prospérité nationale* à la France!......

Soit, bien qu'il convienne souvent de cacher ses misères et d'oublier ses douleurs, à moins qu'il n'en sorte une utile leçon ou un enseignement nécessaire. En ce cas, l'histoire est bonne, mais vraie, sans falsification, avec ses faits et leurs conséquences souvent redoutables. Et si l'histoire soufflète ceux qui l'invoquent et croient devoir lui faire appel au profit d'eux mêmes et pour une mauvaise cause, le mal n'est encore pas grand. L'histoire peut aussi bien tuer que glorifier. Il en est qui devraient lui demander le silence et l'oubli. Mais comme ceux-là, parfois, ont une audace qui dépasse les bornes de la raison et de la convenance, compréhensible seulement chez un Prétendant ou chez un étranger, on est, l'histoire en main, parfaitement autorisé à leur dire ceci :

Oui, pendant les dix huit ans dont vous parlez, sous l'*empire* né du *deux décembre* et qui devait être la paix, la France, toujours admirablement laborieuse et économe dans son peuple, a travaillé comme elle travaillait avant, comme elle a travaillé après, comme elle travaille toujours. Le travail est sa loi supérieure à travers tous les gouvernements. L'empire a pu enseigner la spéculation et l'agiotage à la France, et il a peut-être créé des fortunes scandaleuses; mais il n'a point enseigné le travail au peuple le plus laborieux et le plus économe du monde. Lui aurait-il enseigné la morale, l'honnêteté dans les moyens et le but, les vertus qui préservent un peuple de la corruption et qui garantissent une nation contre la décadence?—Ce n'est pas la *Morale* en actions qu'on lisait aux Tuileries de l'Empire.

Et dans les dix-huit ans de *prospérité* et de *paix* de cet empire extraordinaire, avec un Sénat d'une complaisance vertueuse et sans bornes, avec un corps législatif qui votait les budgets sans discussion, avec une presse qui vendait de l'encens et des louanges grossières au maître, quelle éloquente voix avez vous entendue à la tribune d'un Parlement craintif, servile et n'existant que pour la forme et l'obéissance? Quel livre d'un grand souffle, d'une généreuse pensée et d'un puissant esprit a paru sous l'empire?—L'empereur faisait écrire la *Vie de César* et la signait comme sienne.

Enfin, avec sa politique extérieure et ses *guerres*, où donc l'empire de la *prospérité nationale* a-t-il conduit la France?

J. GENTIL.

Echo amusant.

Un écho amusant de nos élections récentes est celui transmis de Salt Lake City, capitale de l'Utah. Les femmes dans cet Etat sont éligibles et électeurs à toutes les fonctions publiques. M. Elder Cannon, un dignitaire mormon qui présentait sa candidature à un des emplois de l'Etat, a été battu à une grande majorité, par l'une de ses femmes, Mme Agnès Cannon, qui a fait une vigoureuse campagne en faveur de la frappe libre, tandis que son mari restait tranquillement chez lui au milieu de ses autres épouses.

Epitaphe attribuée à un mari.

Ci-gît ma femme. Ah! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien!

LES RÉCENTES EXPÉDITIONS ARCTIQUES.

M. Charles Rabot, l'explorateur bien connu des régions septentrionales, dont nos lecteurs se rappellent les intéressantes et pittoresques descriptions, vient d'exposer au cours d'une intéressante conférence à Paris, les résultats très importants des explorations arctiques accomplies au cours de l'année 1896.

Durant la dernière campagne, dit ce voyageur, l'activité scientifique dans les régions polaires a été particulièrement féconde. Pas moins de huit expéditions ont été à l'œuvre au milieu des glaces du Nord et toutes ont obtenu de très importants résultats.

Le commandant Wandel, de la marine danoise, a exploré les grandes profondeurs de l'Atlantique nord autour de l'Islande. Il a découvert que cette île se prolongeait à plus de 800 kilomètres au large par une crête sous-marine très étroite, d'origine volcanique, qui se serait formée à une époque récente.

L'explorateur anglais, sir Martin Conway, a réussi à effectuer la première traversée de la grande terre arctique du Spitzberg.

Pendant ce temps, le baron de Geer, voyageur suédois, constatait que, depuis plusieurs années, les glaciers du Spitzberg avaient augmenté considérablement. Ce serait là, dit M. Rabot, un indice certain d'une aggravation du climat.

M. Andrée, qui se proposait d'atteindre en ballon le pôle Nord, n'a pas réussi, par suite de la persistance des vents contraires, à mettre à exécution sa périlleuse entreprise. Mais ce n'est que partie remise, car cet insuccès n'a pas découragé M. Andrée, qui compte, au printemps prochain, faire une nouvelle tentative.

M. Rabot donne ensuite, d'après des documents inédits, la relation du voyage du célèbre Norvégien Nansen, expédition qui, dit-il, restera un des grands événements géographiques du siècle, surtout par la hardiesse de son plan.

Le vaisseau américain la *Jeannette* était, en 1881, brisé par les glaces au nord de la Sibérie, et, trois ans plus tard, des épaves de ce bâtiment étaient recueillies sur la côte sud-ouest du Grœnland.

Comme ces débris ne pouvaient être arrivés dans ces parages que poussés par un courant océanique traversant le bassin polaire depuis la côte Nord de l'Asie jusqu'au Grœnland, il fallait donc, pour atteindre une très haute altitude, refaire sur un navire le voyage des épaves de la *Jeannette*. Ce navire, emprisonné dans les glaces, dériverait avec celles-ci vers le pôle. Tel fut le plan audacieux de Nansen.

Nansen et son navire le *Fram* (en suédois : *En avant*) quittaient donc l'Europe dans les premiers jours d'août 1893 et entraient, en octobre, dans la banquise située au nord de la Nouvelle-Sibérie.

L'expédition a, pendant trente-trois mois, dérivé vers le nord-ouest au milieu des glaces polaires. C'est seulement en juillet dernier qu'elle est parvenue à se dégager et à regagner la Norvège, ayant ainsi parcouru un immense océan polaire inconnu jusqu'ici et atteint une latitude à laquelle aucun navire n'était arrivé auparavant. Le *Fram* s'est, en effet, avancé jusqu'à 110 lieues, soit 444 kilomètres du pôle.

Le bâtiment fut, pendant cette longue détention, fréquemment assailli par les glaces agitées de terribles convulsions. Les blocs de glace heurtés les uns contre les autres avec une force extraordinaire venaient, malgré leur violence, se briser contre le navire qu'à chaque instant ils menaçaient de broyer; mais la solidité exceptionnelle du *Fram* sut leur opposer résistance.

Dans le bassin polaire les froids ont été terribles. La température de 30 degrés au-dessous de zéro était relativement chaude et le thermomètre descendit un jour jusqu'à 52 degrés au-dessous de zéro.

Mais l'événement le plus remarquable de cette expédition a été le voyage de Nansen vers le pôle.

Confiant à son second, M. Sverdrup, la conduite du navire qui devait, pendant ce temps-là, continuer sa dérive, Nansen, suivi d'un seul compagnon, M. Johansen, s'achemina vers le Nord, emportant seulement pour trois mois de vivres.

Il s'arrêta, après trois semaines d'efforts héroïques, à quatre cent dix-huit kilomètres du pôle, distance à peu près égale à celle de Paris à Mâcon. Comme jusqu'ici, fait observer M. Rabot, on n'était arrivé à approcher de l'axe nord du globe qu'à sept cent quarante kilomètres, soit la distance de Paris à Avignon, le progrès est donc considérable.

De là, Nansen et son compagnon battirent en retraite vers la terre François-Joseph. Cette étape à travers les glaces, qui est en ligne droite de six cents kilomètres, fut presque doublée par les détours. Enfin, les deux Norvégiens atteignirent, à la fin d'août 1895, cette terre arctique, où ils reconnurent bientôt la nécessité d'hiverner.

Comme les vivres étaient épuisés depuis longtemps, les explorateurs commencèrent par abattre une grande quantité d'ours et de morses, heureusement fort abondants dans cette région. Ils construisirent ensuite une hutte en pierres cimentées avec de la glace, misérable abri dans lequel, écrit Nansen, ils passèrent l'hiver très confortablement, et où, comme des Esquimaux, ils vécurent de phoques et d'ours, s'éclairant et se chauffant avec de l'huile de morse.

Au printemps 1896, Nansen se remit en marche vers le sud et fut bientôt recueilli par l'expédition anglaise de Jackson, qui, elle aussi, avait hiverné sur la terre François-Joseph.

Enfin, le 13 août dernier, les deux héroïques voyageurs débarquaient en Norvège.

Tant d'efforts et tant de dangers si vaillamment supportés et bravés ont été, dit M. Ch. Rabot en terminant, récompensés par des résultats scientifiques d'une importance capitale.

Les découvertes de Nansen apportent, en effet, de profondes modifications à toutes les conceptions de la physique générale du globe admises jusqu'ici. Le célèbre voyageur a notamment reconnu l'existence d'un océan très profond sur la calotte arctique de notre globe. Ses observations auront même au point de vue pratique une grande utilité en ce qu'elles fourniront des données plus précises pour la prévision du temps.

L'Esprit des autres expliqué.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
BOILEAU (Art poétique).

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut
L'excès en tout est un défaut.
DÉSAUGIERS (Chansons).

Le temps est un grand maître.
CORNEILLE (Sertorius).

Glissez mortels, n'appuyez pas.
ROY (Tiré d'un quatrain écrit au bas d'une gravure du XVIIIe siècle.

Tu dors Brutus et Rome est dans les fers.
VOLTAIRE (la Mort de César).

UN DINER CHEZ HUGO.

Lundi, 27 décembre 1875.

Je dîne ce soir chez Hugo. Sur les huit heures, il apparaît dans une redingote à collet de velours, la corde lâche d'un foulard blanc autour du cou. Il se laisse tomber sur le divan, près de la cheminée, parle du rôle de conciliation qu'il veut jouer dorénavant dans les assemblées, dit qu'il n'est pas un modéré, parce que l'idéal d'un modéré n'est pas le sien, mais qu'il est un apaisé, un homme sans ambition et éprouvé par la vie.

Là-dessus arrive Saint-Victor, qui présente Dalloz. Le directeur du *Moniteur*, tout aussitôt, fait une profession de foi de conservateur progressiste, et se comparant à une jambe qui marche, dans son mouvement en avant, prenant mal son point d'appui sur son pied de derrière, s'embourbe dans son speech, en manquant de tomber.

On passe dans la salle à manger. Le dîner ressemble assez à un dîner donné par un curé de village à son évêque. Il y a une gibelotte de lapin, suivie d'un rosbif, après lequel fait son entrée un poulet rôti. Autour de la table, sont assis de Banville, sa femme, son fils, Saint-Victor, Dalloz, Mme Drouet, Mme Charles Hugo flanquée de ses deux enfants, sa diable de petite fille et son doux petit garçon aux beaux yeux veloutés.

Hugo est en verve. Il cause d'une manière bonhomme, charmante, s'amusant de ce qu'il raconte, et coupant quelquefois son récit d'un rire sonore, qui se répète deux fois dans sa bouche.

"Il n'y a, dit-il, de vraies haines que les haines littéraires. Les haines politiques ne sont rien. Les hommes n'apportent pas aux idées de ce domaine la même foi qu'à leurs doctrines littéraires, qui sont et le credo convaincu et le produit d'un tempérament." Ici, il s'interrompt pour jeter : "Tenez, nous sommes cinq dans ce salon qui pensons absolument d'une manière différente. Eh bien, je sais que nous nous aimons mieux que je n'aime Emmanuel Arago!"

Puis Hugo parle de l'Académie. Il fait un coloré et spirituel portrait de Royer Collard : "Un œil très fin, très malin, sous un épais sourcil, un œil embusqué sous une broussaille, le bas de la figure disparaissant dans une cravate, qui montait parfois jusqu'au nez, au dos une grande redingote du Directoire, et toujours les bras croisés et la tête renversée en arrière.....

"Il m'avait déclaré qu'il avait lu mes livres, que les uns lui plaisaient, les autres non, mais qu'il ne voterait pas pour moi, parce que j'apporterais une température qui changerait le climat de l'Académie...., Je vous l'avoue, j'aimais aller à l'Académie, les séances du Dictionnaire avaient un intérêt pour moi; je suis très amoureux d'étymologie, charmé par ce qu'il y a de mystère dans ces mots de subjonctif, de participe.... J'étais assidu autour de cette table, où juste en face de moi, comme vous l'êtes, monsieur de Goncourt, j'avais Royer Collard.

"A l'Académie il faut vous dire, je ne sais pourquoi, dès mon arrivée, Cousin s'était posé vis-à-vis de moi en antagoniste.

"Un jour arrive le mot : Intempérie. "L'étymologie, demande-t-on?" Intemperies, répond quelqu'un.... "Messieurs, s'écrie Cousin, nous devons apporter une certaine réserve "dans le choix des mots que nous "avons l'honneur de consacrer, intemperies n'est pas du latin, ça "n'existe dans aucun auteur de bonne "latinité : c'est du latin de cuisine." Tout le monde se taisait. Alors je jette tranquillement intemperies et j'ajoute "Tacite". "Tacite, mais ce "n'est pas du latin, reprend Cousin, "c'est du latin bon pour le romantisme, n'est-ce pas, Patin, vous qui "savez le latin?" Mais avant que Patin eût pris la parole, on entendit sortir de la haute cravate de Royer-Collard, avec une intonation nasillarde et méprisamment moqueuse : "Messieurs, Cousin et Patin sont des messieurs qui connaissent du latin!" L'on rit, et l'étymologie fut acceptée."

On sort de table. Banville et moi allons fumer une cigarette dans l'escalier, avec la promesse d'un fumoir dans un avenir prochain.

Nous retrouvons Hugo, dans la salle à manger, debout et tout seul, devant la table, préparant la lecture de ses vers : une préparation qui a quelque chose de la manipulation préventive d'une séance de prestidigitation, où le prestidigitateur essayerait dans un coin ses tours.

Et voilà Hugo s'adossant à la cheminée du salon, le voilà à la main la grande feuille de papier de sa copie transatlantique,—un fragment de ces manuscrits légués à la Bibliothèque, et qu'il nous dit être écrits sur du papier de fil, pour en assurer la conservation.

Puis il met lentement ses lunettes, que longtemps une certaine coquetterie lui a fait repousser, essuie longuement de son mouchoir, et pour ainsi dire avec des gestes rêveurs, la sueur qui perle sur les veines turgescentes de son front.

Il commence enfin, jetant, en forme d'exorde, comme pour nous avertir qu'il a encore des mondes entiers dans la tête : "Messieurs, j'ai soixante-quatorze ans, et je commence ma carrière." Il nous lit le *Soufflet du père*, une suite de la *Légende des siècles*, où il y a de beaux vers surhumains.

Il est curieux à voir lire, Hugo! Sur la cheminée préparée comme un théâtre pour la lecture, et où quatorze bougies dans la glace et dans les appliques font, derrière lui, un brasier de lumière, sa figure, une figure d'ombre, comme il dirait, se détache cerclée d'une auréole, d'un rayonnement courant dans le ras rêche de ses cheveux, de son collier blanc, et transperçant de clarté rose ses oreilles fourchues de satyre.

Après le *Soufflet du père* on décide facilement le grand homme à lire autre chose. Les vers qu'il nous lit cette fois sont tirés d'un nouveau poème où il veut mettre tout—et qui lui permet d'être jeune, dit-il en souriant.

Sur ce, il déclame un morceau original : une promenade d'amants dans les bois au printemps. La femme cause politique et l'homme parle d'amour.

E. DE GONCOURT.

CONNAISSANCES UTILES.

Procédé pour garder des fleurs fraîches.—Asperger légèrement le bouquet avec de l'eau fraiche, puis le mettre dans un vase contenant de l'eau de savon. On retire chaque matin le bouquet de cette eau et on le met en biais, la tige entrant d'abord dans de l'eau pure; on l'y tient pendant deux minutes, on l'en retire ensuite et on asperge légèrement de nouveau les fleurs avec de l'eau fraiche. On replace le bouquet dans l'eau de savon; il paraitra aussi frais que s'il venait d'être cueilli. L'eau de savon sera changée tous les trois jours. Soignés ainsi, les bouquets restent frais pendant un mois au moins.

Dorure au bouchon.—On fait dissoudre de l'or dans de l'eau régale. On imprègne de cette solution un chiffon qu'on fait sécher, puis on le brûle sur une assiette. Il reste alors un résidu carbonisé contenant de l'or métallique très divisé. On réduit ce résidu en poudre à l'aide d'un bouchon trempé dans l'eau salée, et l'on étend cette poudre sur la surface de cuivre ou d'argent bien décapée à l'avance. L'or adhère au métal; on frotte pendant quelque temps et l'on achève en polissant la surface avec un peu de rouge (oxyde de fer).

Nouvelle préparation lumineuse.—Les nombreuses préparations lumineuses dans l'obscurité connues sous le nom de phosphore de Bononi et autres désignations sont généralement à base de sulfure de calcium ou de baryum. Le tungstate de chaux leur serait, parait il, bien supérieur. Voici comment on le prépare : on fait chauffer au rouge, pendant plusieurs heures, dans un creuset de Hesse le mélange suivant : 30 parties de chlorure de sodium, 30 parties de chlorure de tungstate de soude et 30 parties de chlorure de calcium. La masse fond et prend l'aspect du verre; quand le creuset est refroidi, on le brise et on lave le tout, contenant et contenu, dans l'eau; il reste dans ces conditions de fins cristaux de tungstate de chaux. Pour rendre une surface donnée lumineuse, on la recouvre d'une couche de colle sur laquelle on répand les cristaux en question réduits en poudre.

Destruction des verrues.—Voici une formule, bonne parait il, et dont il ne coûtera pas grand'chose d'essayer pour enlever les verrues. Lorsqu'on est affligé de cette ennuyeuse végétation on fait macérer deux écorces de citron dans 125 grammes de vinaigre concentré, on badigeonne, matin et soir, pendant une semaine, les verrues à l'aide d'un pinceau trempé dans ce liquide. Elles se détachent, dès lors, sans effort, et si l'on rend le traitement suffisamment préventif, elles ne reviennent plus.

Sirop contre la toux.—Faire dissoudre dans cinq cents grammes de sirop de sucre :
25 grammes suc de réglisse.
25 grammes eau concentrée de camomille.
Prendre par cuillerées.

LE BIEN DIT DE LA FEMME.

Aimez une femme qui ne sera que belle, votre amour finira; les grâces, les agréments du corps sont limités; la mesure de votre curiosité sera celle de votre tendresse. Joignez de l'esprit à ces charmes extérieurs, à ces charmes que la jouissance détruit, vous les verrez se multiplier, se répandre et s'animer : l'esprit est à la beauté ce que la rosée du matin est aux fleurs.

---

mais parlé, n'est-ce pas?

—Non, monsieur Lequesnoy, puisque vous voulez lui en faire la surprise. Voici la broche de Mlle Abancourt.

—Parfait pour cette excellente personne! dit Lequesnoy.

Puis il s'absorba dans la contemplation du collier de perles, qu'il voyait déjà sur les épaules de Geneviève.

—Oh! cela ira admirablement à Mlle Plainval! disait le bijoutier.

—Et les perles conviennent si bien à une jeune fille! répondait Lequesnoy.

Si Pascaline Abaucourt avait entendu cette phrase, elle n'aurait pas manqué d'en rire, avec cette irrévérence que lui inspiraient les choses les plus sérieuses; et, pourtant, Frédéric Lequesnoy n'avait nullement l'air d'un homme dont on se moque.

Il était grand et fort, et toute la plénitude d'une jeunesse énergique et travailleuse, une jeunesse qui s'était tellement répandue de toutes manières qu'il méritait absolument l'opinion qu'avaient de lui les Roubaisiennes comme les Roubaisiens :

—Le premier aux affaires, le premier au plaisir.

Ainsi, dans ce voyage qu'il faisait à Paris avec sa fiancée, s'il s'occupait avec ardeur de la parer comme une reine, il n'avait pas négligé, ce matin, d'aller prendre une forte commande de lainages, puisque Mlle Plainval était absorbée, pour quelques heures, par des courses indispensables chez des faiseuses, lingères ou modistes où on n'avait aucun besoin de lui.

Mais cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis l'heure fixée pour le rendez vous qu'il commençait de s'impatienter.

Et, au bout d'un quart d'heure, il repoussait, d'un geste nerveux, tous les bijoux, et allait se placer sur la porte, enfilant, de son regard perçant, toutes les galeries du Palais-Royal. Le bijoutier essaya d'expliquer que les dames étaient souvent retenues plus longtemps qu'elles ne voulaient par des rectifications insignifiantes, de simples retouches à des corsages....

Lequesnoy n'écouta même pas toute la phrase et se mit à marcher, d'une façon désordonnée, au milieu du jardin, murmurant :

—Que peuvent-elles faire.... C'est Geneviève elle-même qui a fixé l'heure.... Comment Pascaline ne lui rappelle-t-elle pas?.... Elle sait pourtant que je n'aime pas à attendre....

Oui, la gouvernante savait cela et connaissait son caractère entier, emporté; mais jamais il n'avait osé se montrer à sa fiancée tel qu'il était, jamais elle ne l'avait vu que d'une extrême douceur, d'une grande amabilité, presque soumis comme un enfant, s'ingéniant à deviner ce qu'elle pouvait désirer. Et elle ne désirait jamais rien, et jamais il n'avait d'autre récompense de ses gracieusetés qu'un mélancolique sourire et un regard un peu moins voilé que de coutume.

Il ne s'en étonnait pas trop, Mlle Geneviève Plainval ayant toujours eu la réputation d'une personne extrêmement réservée, toute à son intérieur et à son père, auprès de qui elle devait remplacer sa mère morte depuis longtemps et sa sœur aînée qui avait été brusquement enlevée, deux années auparavant, par une fièvre typhoïde, durant laquelle Geneviève avait été d'un dévouement admirable.

Mais elle avait toutes les qualités de ce caractère froid, réservé, une grande correction et une extrême exactitude en toutes choses; et c'est ce qui donnait si facilement ce jour là de l'inquiétude à son fiancé.

—Mon Dieu! Lui serait-il arrivé quelque accident?

A l'angoisse que lui causa cette pensée, il sentit combien il l'aimait.

C'est qu'elle était si belle, avec son visage ovale aux grands traits réguliers, à la bouche d'un dessin si parfait, aux lèvres un peu fortes indiquant sa bonté, aux yeux pers, presque verts, d'une si douce expression, à la carnation si fine, si fraîche! Oh! qu'il aimait sa longue taille, si souple, ses adorables épaules, ses hanches pas encore tout à fait formées, mais qui lui donnaient l'espérance que sa future femme était aussi bien créée pour la maternité que pour le bonheur de son mari! Et qu'il aimait l'épaisse masse de ses cheveux châtains, où éclataient des reflets d'or sombre!

Il l'avait choisie en dehors de toutes les grosses héritières qu'on lui destinait dans la région du Nord : il l'avait choisie, malgré son père à lui, quoiqu'elle n'eût pas de dot sous prétexte que son père à elle avait engagé toute sa fortune dans ses affaires; il l'avait choisie quoiqu'il sût, mieux que personne, que les affaires de son futur beau-père étaient assez compromises.

Il l'avait choisie, tout bonnement parce qu'elle était la plus belle et qu'il aimait sa beauté.

Il ne pouvait pas aimer son âme; elle lui était restée fermée. L'âme d'une jeune fille peut-elle s'ouvrir, d'ailleurs, avant le mariage?

Soudain, comme il rentrait dans une des galeries du Palais-Royal, la glace d'un magasin lui renvoya son image, et il fut tout surpris de la décomposition de ses traits. Ses yeux gris luisaient comme des pointes d'épées; ses pommettes, habituellement rosées, saillaient toutes pâles; ses fortes et grandes lèvres n'avaient plus de sang; et sans s'en apercevoir, il avait embroussaillé sa moustache toujours si correcte.

Machinalement, il ôta son chapeau, et il se fit presque peur à lui-même : c'est que, comme il avait les cheveux d'un blond roux, un peu ardent, et la peau très tendre, sa pâleur devenait facilement blafarde.

En ce moment, il était laid, d'une laideur qui ne manquait certes pas de caractère, avec son menton qui avançait, sa mâchoire qui se contractait, son long nez qui se serrait....

—Je viens de me mettre en colère, murmura-t-il, tout désappointé; et il ne faut pas.... Je ne veux plus m'emporter.... Si elle me voyait ainsi.... Je suis affreux!

Il n'était pas affreux, il était terrible. Il était surtout si différent du beau Frédéric Lequesnoy, à la figure avenante, au regard joyeux et railleur, au sourire bon garçon, au superbe teint flamand, à la large main facilement tendue, qui ne comptait que des amis dans l'industrie du Nord et qui avait rarement trouvé des cruelles parmi les belles filles de son pays, où les belles filles sont particulièrement abondantes!

Il parvint à se calmer et surpit Pascaline Abancourt par sa douceur, sa gentillesse, lorsque les deux femmes arrivèrent enfin chez le bijoutier du Palais Royal; et il ne douta pas un instant que l'explication que lui donna la gouvernante sur un corsage "qu'on avait dû recommencer du tout au tout" ne fût parfaitement vraie.

Quant à Geneviève, elle n'avait rien à dire, puisque Pascaline se chargeait de tout arranger et que son fiancé était si gracieux; mais elle eut un véritable remords lorsque Frédéric Lequesnoy, avec autant de simplicité que s'il lui avait offert un bouquet de violettes, dit :

—Tenez, en vous attendant, j'ai choisi ceci.

Et il poussait vers elle le collier de perles.

—Oh! c'est trop, c'est trop, murmura-t-elle. Non, je ne veux pas....

Et pourtant, une minute ou deux, elle fut prise par ce magnifique joyau, une minute ou deux Frédéric Lequesnoy eut la satisfaction de voir de la joie, de l'éblouissement sur le beau visage de sa fiancée. Malgré le déchirement de son âme, toute coquetterie n'était pas encore morte en elle.

Mais le remords d'accepter cela d'un homme qu'elle trompait si indignement se compliquait aussitôt du remords de se réjouir de quoi que ce soit en dehors du petit être qu'elle embrassait si passionnément tout à l'heure.

Et elle répéta :

—C'est trop!.. c'est trop beau, monsieur Frédéric! Vous m'avez déjà trop gâtée.. Et je ne puis permettre....

Il déclara, la voix tremblante de passion :

—Je ne trouverai jamais rien de trop beau pour vous, mademoiselle.

Et il ordonna au joaillier :

—Vous graverez les initiales de mademoiselle Plainval sur l'écrin, ses initiales elle; que ce collier demeure toujours pour elle son plus joli bijou de jeune fille!

Geneviève dut mordre ses lèvres qui se décoloraient. Et sans doute Frédéric Lequesnoy se serait-il alors aperçu de son trouble si Mlle Abancourt ne s'était emparée de lui pour le remercier de sa "magnifique broche, dont elle n'avait certes pas besoin pour connaître le cœur et la générosité de M. Lequesnoy," etc., etc.

Et, au bout de son compliment, elle dit :

—Mais nous ne devons pas nous attarder ici, il est temps de courir à la gare du Nord : nous avons promis à M. Plainval de rentrer aujourd'hui.

Une heure après, ils étaient tous les trois dans un coupé; et Frédéric Lequesnoy espérait que Pascaline Abancourt allait s'endormir et lui fournir l'occasion d'un délicieux tête-à-tête avec Geneviève; mais la gouvernante, après avoir installé sa jeune maîtresse dans un coin du wagon, après lui avoir affectueusement organisé comme un petit lit, glissa à l'oreille du fiancé :

—Elle est très fatiguée, aujourd'hui.

Et, durant toute la route, Geneviève semblait sommeiller. Elle avait dit à Pascaline :

—Je vous en prie, je vous en prie, qu'il me laisse en repos.... Je ne pourrais pas être aimable... Je ne pourrais pas aujourd'hui...

Jamais comme en cette journée elle n'avait senti l'indignité de sa conduite, jamais elle ne s'était sentie si brûlée de remords. Et, en examinant Frénéric, à travers ses longs cils presque clos, elle murmurait :

—C'est abominable.... C'est le malheur pour lui comme pour moi ....Je lui devrais la vérité!.... Oh! père! père!......

Et maintenant elle avait une hâte ardente d'arriver à Roubaix, de se trouver seule avec son père, pour se jeter à ses genoux, le supplier de rompre ce mariage qu'il lui avait imposé.

Et la fin du voyage lui parut interminable : l'arrivée à Lille, le changement de train, l'arrivée à Roubaix, la course dans la ville jusqu'à l'usine paternelle, l'adieu passionné de Frédéric Lequesnoy lui donnant rendez-vous pour le lendemain, afin de prendre les dernières dispositions relatives à leur future demeure....

Et elle était à peine dans le cabinet de M. Plainval, seule à seul avec lui, encore en costume de voyage, qu'elle se prosternait devant lui, lui prenait les genoux et bégayait au milieu d'un sanglot :

—Oh! père....père! pitié!.... pitié!....

M. Prosper Plainval était un homme de moyenne taille, trapu, à la figure carrée, toute rasée, aux traits durs, osseux. Au premier abord, il paraissait doué d'une grande énergie; mais il suffisait de l'examiner un peu attentivement pour trouver de l'inquiétude dans ses yeux dont le regard fuyait toujours devant un regard hardi et franc, dans ses lèvres qui frémissaient à la moindre contrariété, dans ses mains qui étaient facilement prises de tremblements. Et son énergie disparaissait bien vite en face d'un fort de la vie : n'ayant pas réussi, il avait la haine, l'envie, mais aussi l'instinctif respect de ceux qui avaient été plus heureux que lui.

Devant les faibles, au contraire, il se redressait et excellait à jouer la comédie d'autorité qu'il était obligé de subir de la part de ceux qui étaient ses maîtres.

Et, ce soir-là, de voir sa fille à ses genoux, il se sentit tout particulièrement vigoureux. Et, avec un furieux haussement d'épaules :

—Pitié!.... Et de quoi, s'il te plait?

—De moi, père, de ta fille qui t'aime bien, de tout son cœur, mais qui n'aime pas M. Frédéric Lequesnoy, quoique tu le lui aies